

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection 1849 \(19 Juillet - 14 novembre \) : François de retour en France, analyste ou acteur politique ?](#)[Item Val-Richer, Lundi 13 août 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

Val-Richer, Lundi 13 août 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Circulation épistolaire](#), [Politique \(femme\)](#), [Politique \(France\)](#), [Relation François-Dorothee](#), [Réseau social et politique](#), [Travail intellectuel](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1849-08-13

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

Langue Français

Cote AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 11

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Lundi 13 août 1849

6 heures

Il y avait hier assez de mouvement à Lisieux et dans le pays ; mouvement très tranquille ; on allait au Havre voir le président et les régates. Une députation de la

garde nationale de Lisieux y allait. Elle a pour commandant un vieil officier de l'Empire, en retraite très bon soldat et très brave homme. Il a dit que, si la députation était au moins de 150 hommes il irait lui-même au Havre, avec le drapeau du bataillon. C'est le règlement ; le drapeau ne se déplace pas sans ce nombre. Il ne s'est présenté, pour aller que 78 hommes. Le commandant a déclaré qu'il n'irait pas. On lui a demandé le drapeau. Il l'a refusé, Ceux qui voulaient aller se sont fâchés, et ont dit qu'ils voulaient le drapeau, qu'ils l'auraient de force. « Venez le prendre chez moi, c'est là qu'il faudra le prendre de force. Ils sont partis sans le drapeau. Ceci m'a assez frappé comme mesure de l'unanimité et de l'enthousiasme. Vous n'avez pas d'idée de l'effet que font dans le public, dans le plus gros public des scènes comme le soufflet de Pierre Bonaparte à M. Gastier. Cela choque bien plus que les plus graves fautes de constitution et de gouvernement. Cela choque une foule de gens qui, s'ils étaient à l'assemblée courraient grand risque d'en faire autant. Ce pays-ci a le goût des formes et la prétention de l'élégance. Il ne pardonne pas ce qui l'humilie sous ce rapport. Si la République et l'Assemblée avaient les belles manières et le beau langage du temps de Louis XIV, il leur passerait presque tout le reste. Cette combinaison là lui plairait beaucoup. Mais il n'a pas, ce plaisir là.

Avez-vous remarqué, il y a quelques jours, la fin du discours de M. de Tocqueville sur l'affaire de Rome ? Il y a été assez dur pour le Pape et en faveur de la politique vaguement libérale. On dit que c'est moins pour plaire à la gauche que pour se préparer une porte de sortie dans le cas, qu'il prévoit où cette politique ne prévaudrait pas à Rome. Il est déjà las du Ministère, et des injures qu'il faut subir, et des luttes qu'il faut soutenir, et des nécessités qu'il faut accepter. Il ne se résigne pas aussi facilement que M. Barrot, à la flagellation publique d'une repentance quotidienne. Et il s'y attend. On m'assure qu'il désire ardemment se retirer. Vous savez qu'on appelle M. Passy le passif des finances de la France. M. Vitet m'écrit qu'il viendra dîner aujourd'hui avec moi. Je suppose que Duchâtel n'arrive à Paris que demain ou après demain. M. et Mad Lenormant me viennent aussi aujourd'hui. Ils me diront les détails et le vrai de la querelle de Thiers et de Montalembert. Si cela est sérieux cela deviendra important. Barante m'écrit ceci : "L'opinion publique commence évidemment à avoir le courage de regretter le passé ; mais elle ne s'émue pas plus pour le ramener qu'elle ne s'est émue pour le défendre." Rien du reste que des lamentations et des tendresses. Il finit par cette phrase : "Je vais écrire à Madame de Lieven, encore que ma correspondance soit vide et stérile. Autrefois, elle avait la bonté de ne point trop s'ennuyer d'un commerce où j'avais tout à gagner." Adieu. Je vais travailler en attendant la poste. Vous écrire, c'est mon plaisir. Adieu, adieu, dearest.

Onze heures et demie

La poste vient tard. Je n'ai que le temps de vous dire adieu. Adieu. Vous voyez qu'il n'y a rien eu à Rouen. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Lundi 13 août 1849, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1849-08-13

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 20/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3062>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettreLundi 13 août 1849

Heure6 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationRichmond

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

Paris Arch. - Lundi 12 Aout 1849²⁴⁰⁶
6 heures.

Il y avoit très peu de
mouvement à Lisieux et dans le pays;
mouvements très tranquilles; on alloit au
havre voir le Président et le, regatta, la
députation de la garde nationale de
Lisieux y alloit. Elle a pour commandant
un ancien officier de l'Empire en retraite,
très bon soldat et très brave homme. Il
a dit que, si la députation étoit au
moins de 150 hommes, il irait lui-même
au havre, avec le drapeau du bataillon.
C'est le règlement; le drapeau ne se
déplace pas sans le nombre. Il ne s'est
présenté, pour aller, que 78 hommes.
Le commandant a déclaré qu'il n'irait
pas. On lui a demandé le drapeau.
Il l'a refusé. Ceux qui voulaient aller
se sont fâchés, et ont dit qu'ils voulaient
le drapeau, qu'ils l'auraient de force.
« Venez le prendre chez moi; c'est là
qu'il faudra le prendre de force » Ils
sont partis sans le drapeau. Ceci m'a
assez frappé, comme mesure de

l'unanimité et de l'enthousiasme.

Vous n'avez pas dit de l'effet que
font dans le public, dans le plus grand
public, des scènes comme le soufflet de
Pierre Bonaparte à M. Sartès. Cela
choque bien plus que les plus graves fautes
de la constitution et du gouvernement. Cela
choque une foule de gens qui, s'ils étaient
à l'Assemblée, courraient grand risque
d'en faire autant. Le pays-ci a le goût
des formes et la protection de l'honneur.
Il ne pardonne pas à qui l'humilie sous
le rapport. Si la République et l'Assemblée
avaient les belles manières et le beau
langage du temps de Louis XIV, il leur
passerait presque tout le reste. Cette
combinaison là lui plairait beaucoup.
Mais il n'a pas le plaisir là.

Avez-vous remarqué, il y a quelques
jours, la fin du discours de M^r de
Lacépède sur l'affaire de Anne ? Il
y a été assez dur pour le Pape et en
faute de la politique vaguement
libérale. On dit que tout même pour
plaire à la gauche que pour se

préparer une porte de sortie dans le cas qu'il
prévoit, où cette politique ne prévaudrait
pas à Anne. Il est déjà las du ministère,
et des injures qu'il faut subir, et des lettres
qu'il faut soutenir, et des nécessités qu'il
faut accepter. Il ne se résigne pas aussi
facilement que M. Barrot à la flagellation
publique d'une repentance quotidienne. Il
s'y attend. En matière qu'il desirait
ardemment se retirer.

Vous savez qu'on appelle M. Passy
le passif des finances de la France.

M. Vitet m'écrit qu'il viendra dîner
aujourd'hui avec moi. Je suppose que
Luchâtet n'arrive à Paris que demain
ou après demain. M^r et M^{lle} Le Normant
me viennent aussi aujourd'hui. Ils me
diront les détails et le vrai de la question
de Thiers et de Montalembert. Si cela
en séduisant, cela deviendra important.

Barrot m'écrit ceci : « L'opinion publique
commence évidemment à avoir le courage
de regretter le passé ; mais elle ne s'élève
pas plus pour le ramener qu'elle ne s'élève
pour le défendre en face du reste qui

des lamentations et de tendresse. Il finit
par cette phrase : « Je vais écrire à Madame
de Lieven, en sorte que ma correspondance
soit vaine et stérile. Autrefois, elle avait
la bonté de ne point trop s'immiscer dans
l'affaire où j'avais tout à gagner ».

Adieu. Je vais travailler en attendant
la poste. Vous écrire, c'est mon plaisir.
Adieu, adieu, adieu. onze heures et demie.

La poste vient tard. Je n'ai que le temps de
vous dire adieu. Adieu. Vous voyez qu'il n'y
a rien en à moi. Adieu.

3